

Un manuscrit infernal
Le secret de Fulvio Caccia. Tryptique, 217 p.

Isabelle Décarie

Numéro 219, mars-avril 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Décarie, I. (2008). Un manuscrit infernal / *Le secret de Fulvio Caccia. Tryptique*, 217 p. *Spirale*, (219), 52-52.

en personnages bibliques, introduit enfin des considérations plus personnelles lorsqu'il évoque un conflit ancien avec son jeune frère ou qu'il insiste sur la culpabilité de son grand-père qui n'a pas répondu à temps aux sollicitations du grand-oncle. Le va-et-vient incessant entre l'actualité et la tradition, le récit et l'exégèse, est un des procédés qui donne aux *Disparus* une dimension littéraire et philosophique originale.

Exercice d'écriture

Pour le spécialiste de littérature classique qu'est Daniel Mendelsohn, le défi de son entreprise de recherche était aussi, bien sûr, d'en faire une œuvre littéraire. Il y parvient en conviant le lecteur à de multiples

voyages dans le temps et l'espace, en le soumettant à la surprise d'innombrables parenthèses et digressions, en cultivant un certain suspense, c'est-à-dire, dans ce cas particulier, en renouvelant sans cesse le désir de connaître, mais en contrôlant aussi, scrupuleusement, l'émotion distillée dans ces pages. Quelques larmes, peu de colère et presque aucun jugement, mais à la place, un questionnement infini et vain sur le pourquoi et le comment du drame humain, une réflexion pessimiste sur la mort et l'oubli des vies qui nous ont précédés, sur l'impossibilité de l'Histoire, sur la disparition d'un monde, celui du judaïsme d'avant-guerre en Europe de l'Est.

En passionné de littérature antique, l'auteur utilise la Bible pour élever

son enquête familiale au rang de récit universel. Peu religieux lui-même, comme il tient à le préciser, il convie des rabbins à son odyssee et s'en remet à eux quand une émotion subite, une découverte inopinée, une prise de conscience abrupte risquent de lui faire perdre ce regard décalé, un peu éloigné, méditatif, qu'il tient à conserver à travers les six cent cinquante pages de son livre.

Ce détachement fragile qui n'est pas constant, et qui contraste avec le côté obsessionnel de sa recherche généalogique cherchant à accumuler des étincelles de vie, des détails biographiques pour enrichir sa pauvre collection de souvenirs, constitue peut-être l'ingrédient principal du « succès » de ce livre qui semble

déjouer la lassitude, le « ras-le-bol » ressentis et exprimés par certains pour ce type de littérature.

Très éloigné d'un Jonathan Littell (l'auteur des *Bienveillantes*) qui faisait sensation, l'an dernier, en mettant en scène un « monstre » de l'Holocauste, Daniel Mendelsohn préfère jouer pour nous la partition de la banalité des atrocités de guerre sont commises par des gens normaux, comme vous et moi. Dans un entretien au magazine *Lire* (septembre 2007), il reconnaît avoir découvert l'incroyable fragilité de la civilisation, avoir compris « qu'il suffisait de peu de choses, la faim, la terreur, pour la faire basculer en quelques jours dans le chaos et l'ignoble ». 🌐

ROMAN

Un manuscrit infernal

LE SECRET de Fulvio Caccia
Tryptique, 217 p.

par ISABELLE DÉCARIE

C'est sur le thème du double que se referme la trilogie de Fulvio Caccia, amorcée avec les romans *La ligne gothique* (2004) et poursuivie avec *La coïncidence* (2005). Dans *Le secret*, il est à nouveau question du personnage de Jonathan Hunt, qui après avoir cherché son ami Dimitri disparu pendant la guerre (*La ligne gothique*) et avoir fui à Paris pour oublier la tuerie à la Polytechnique avec Leila (*La coïncidence*), ce « héros contemporain » disparaît à son tour.

C'est l'écrivain et le peintre Richard Killroy alias William Crollolanza, le narrateur de l'histoire du *Secret* — un homme qui a tout de l'anti-héros —, dont le boulot alimentaire le mène à travailler pour une agence de renseignements, qui a été mandaté pour retrouver Jonathan. Mais l'histoire commence vraiment avec un manuscrit, celui que Killroy a tenté de faire publier il y a dix-sept ans et qui lui a valu plus que des mésaventures: le

manuscrit dont on ne connaîtra jamais le véritable contenu semble être responsable des actions le plus souvent néfastes de celui ou de celle qui le lit. Plus encore, le document possède un secret: il s'écrit à mesure que le lecteur le lit. Indestructible, ce manuscrit a tout d'abord été annoté par Mike Belleville, l'écrivain le plus reconnu de Ramontel (la ville dans laquelle se déroule l'intrigue du roman, Montréal à peine voilée), juste avant sa mort mystérieuse, puis de nouveau corrigé par l'éditeur respecté O.T. Richardson, et finalement commenté une troisième fois dans ses marges par Max Gottlieb, le vieux libraire qui a tant fait pour la littérature à Ramontel. Chacun de ces personnages va connaître un destin funeste. Figures tutélaires du Livre, l'écrivain, l'éditeur et le libraire introduisent ainsi la première partie du roman pour mettre en place d'ores et déjà la question qui hante le narrateur, à savoir celle de l'auteur. Alors que Killroy tente de démêler l'histoire d'espionnage qui entoure la dispari-

tion de Jonathan Hunt, il s'interroge: « D'ailleurs qu'est-ce qu'un auteur? Est-ce celui qui tient la plume, cet hacedor sur lequel s'était longuement interrogé Borges, ou celui qui en prend connaissance et, ce faisant, le recrée à son tour? » Cette question est poussée à sa limite (une limite qui empiète précisément sur ce que Caccia nomme de manière métaphorique « la ligne gothique ») quand l'auteur du *Secret*, Caccia lui-même, fait son apparition dans le roman et avoue, dans l'épilogue, avoir été troublé par son propre personnage, Jonathan Hunt, à qui il a donné ce patronyme significatif de « chasse », le même que Caccia, en anglais. Le double « véritable » de Jonathan Hunt s'insinue donc dans le roman pour tenter de nous montrer comment l'écrivain peut être Dieu ou le Diable (et Caccia s'amuse ouvertement ici avec l'onomatopée en faufilant dans son texte plus d'une référence théologique), un être qui invente le destin des autres, qui en joue, qui tire les ficelles, décide des gestes et des

actions. Même si cette optique de la littérature n'est pas neuve (et l'écrivain n'hésite pas en ce sens à mettre sa deuxième partie sous le signe de Philippe Aubert de Gaspé fils et de *L'influence d'un livre*), c'est pourtant quand le narrateur et l'auteur s'interrogent tour à tour sur ces questions d'influence justement (d'inspiration, de plagiat, de mise en scène du réel et du réel comme fiction) que le roman est à son meilleur. On pourra regretter quelques scènes un peu mièvres qui se déroulent entre le narrateur et les femmes qu'il rencontre (avec Kristina, par exemple, une bagarre tourne en ébats sexuels), et surtout interroger le choix quelque peu singulier d'avoir fait du tireur de la Polytechnique un personnage du *Secret*. Néanmoins, le troisième volet de la trilogie de Caccia se lit plutôt bien, comme un roman d'espionnage dont le personnage principal est, somme toute, la littérature elle-même. 🌐